

LE SYMBOLISME

Organe du mouvement universel
de régénération initiatique
de la Franc-Maçonnerie



SOMMAIRE :

	pages
Désillusion, par le F.: OSWALD WIRTH.....	253
De la Bibliographie Maçonnique (<i>Suite et fin</i>), par le F.: Albert LANTOINE.....	257
La Maçonnerie d'Adoption, par la S.: Marie-E. BER- NARD-LEROY.....	272
Le Serpent Vert, conte symbolique de GÆTHER. — XI. Le Carlin (<i>Suite</i>). — XII. Le Cercle magique. — XIII. La Lampe secourable.....	277

ABONNEMENTS :

France et Colonies : 5 fr. — Union postale : 6 fr. 50

Prix du Numéro : 0 fr. 60

ADMINISTRATION ET VENTE :

P. MEUNIER, 6, rue Martel, Paris (X^e)

Pour tout ce qui concerne la rédaction,
s'adresser au F.: Oswald WIRTH, 16, rue Ernest-Renan, Paris (VX^e)

Collection du “ Symbolisme ”

Nous commençons aujourd'hui sous le titre « *Collection du Symbolisme* » la publication de brochures intéressant la Franc-Maçonnerie. Ces brochures paraîtront à intervalles irréguliers, selon que les études parues dans notre revue sembleront, par leur importance, nécessiter ce tirage à part.

En outre de l'intérêt qui s'attache à tout ce qui concerne notre Ordre, ces opuscules, édités à nombre restreint et numérotés, constitueront une rareté bibliographique. Publiés à 307 exemplaires (dont 300 sur papier d'alfa et 7 sur hollande), ils seront recherchés non seulement par les érudits mais aussi par les collectionneurs. Nous ne saurions donc engager trop vite nos amis et nos lecteurs — en raison de la modicité du prix — à se procurer sans retard le premier paru de cette collection :

De la Bibliographie Maçonnique

par

ALBERT LANTOINE

Bibliothécaire de la Grande Loge de France

Collection du “ Symbolisme ”

1 FRANC



DÉSILLUSION

Décidément, M. l'abbé Tourmentin a bien mauvais caractère : je ne fais que son éloge, et le voilà furibard ! Le terme n'est peut-être pas très académique, mais il me paraît idoine en la circonstance. Qu'ai-je donc dit qui puisse irriter cet ecclésiastique, professionnellement bienséant, au point de le faire sortir des bornes de l'urbanité qu'on se doit entre gens bien élevés ? L'exaspération peut seule excuser les procédés de discussion dont il use dans *la Franc-Maçonnerie démasquée* du 25 juin dernier.

Tout d'abord, il estime spirituel de me reprocher mon bégaiement et de me baptiser « Oswald-le-Bègue ». Je lui signale que ce n'est pas ma seule infirmité, étant ataxique depuis bientôt vingt ans. S'il a occasion de l'observer de près, il reconnaîtra, en outre, que mon

nez est de travers et que j'ai un œil légèrement plus petit que l'autre. Je tiens même à sa disposition des détails plus intimes, pour peu qu'il lui plaise d'en tirer argument.

Page 204, 3^e ligne de notre fascicule de mai, il relève ensuite une coquille. Au lieu d'*imbu*, il faut lire *imbue*. J'ai mal corrigé les épreuves et, à l'imprimerie, le prote ne s'est pas montré à la hauteur de ses fonctions. Nous tâcherons l'un et l'autre d'être plus vigilants désormais.

Fort de sa découverte, le Secrétaire général de l'Association Antimaçonnique de France a cru devoir risquer une petite leçon de grammaire. Selon lui, j'aurais eu tort d'employer le pluriel à l'occasion « des mondains sceptiques, qui soupçonnaient l'abbé de s'être payé *leurs têtes* ». C'est « *leur tête* », au singulier, qu'il fallait écrire, selon lui, « chacun de ces messieurs mondains n'en ayant probablement qu'une à son service ».

J'ai le regret de constater que les informations grammaticales de l'abbé Tourmentin manquent de sécurité, car, si j'avais adopté la rédaction qu'il propose, j'aurais donné à entendre que les mondains en question ne disposaient collectivement que d'une seule tête. Si un doute pouvait subsister à cet égard, qu'on veuille bien se reporter au Dictionnaire Bescherelle. Au mot *leur*, ce « monument élevé à la gloire de la langue et des lettres françaises » justifie pleinement mon graphisme.

Grammaire à part, l'abbé ne se payait d'ailleurs nullement la tête des mondains sceptiques, puisque, « visiteur subtil », il se vante d'avoir « subtilisé », de ses propres mains sacerdotales, la patente de constitution d'une Loge, à l'installation de laquelle il aurait participé.

Comme action d'éclat antimaçonnique, c'est de tout premier ordre. Il n'y a que le côté moral de l'aventure

qui me laisse perplexe. En conscience, si, en visitant le musée de la rue de Grenelle, je pouvais reprendre le document dérobé, j'aurais la naïveté de me considérer comme un voleur. Nous estimons, en effet, nous autres Francs-Maçons, qu'il y a des actes que rien ne justifie ; il est vrai que nous ne sommes que d'affreux hérétiques !

L'orthodoxie est du côté de l'abbé Tourmentin, qui est un pur croyant, dont je respecte les convictions, même lorsqu'il écrit : « Oui, mon F. . ., je suis un « convaincu, j'ai la foi ; j'en ai même plusieurs, notamment la foi de votre incommensurable bêtise. »

C'est singulier ! Il me semble que j'aurais écrit : « la foi *en* votre incommensurable bêtise », si mon atavisme ne s'opposait pas à l'emploi d'un pareil langage.

Il paraît, du reste, qu'en me permettant de *blaguer* l'abbé Tourmentin, j'ai perdu une belle occasion de me taire. Je ne regrette rien, puisque, en fin de compte, je l'ai amené à faire de précieux aveux, témoin les lignes suivantes :

« Et si vous connaissiez, mon F. . . Oswald, le nombre « incalculable de faux Maçons que l'abbé Tourmentin a « jetés dans vos Loges, vous en frémiriez et vous en bé-
« gayeriez bien plus fort que vous ne l'avez fait jusqu'ici... »

Comment concilier cette affirmation avec d'autres diamétralement opposées ?

« Eh bien, non, Oswald ; si jamais il m'est arrivé d'envoyer une personne chez vous, ce ne fut que la mienne. »
(*Franc-Maçonnerie démasquée*, 25 avril 1913, page 114.)

Et l'exclamation véhémence, au cours de ma conférence du 28 mars 1912, à l'*Alliance Spiritualiste* :

« Je proteste ! L'Église ne vous a rien envoyé ; elle recueille parfois vos épaves, mais elle ne vous envoie rien du tout ! » (*Franc-Maçonnerie démasquée*, 25 avril 1912, page 118.)

J'avoue que ces contradictions me déconcertent. Tant que j'ai pu le croire de bonne foi, j'ai toujours voulu être indulgent aux mauvaises manières d'un adversaire batailleur et violent, qui, dans sa crânerie, ne manquait pas d'allure. Je ne me suis donc attaché qu'à relever les qualités que je croyais lui découvrir, d'autant plus qu'il me semblait l'objet d'une animosité peut-être excessive de la part de beaucoup de ses confrères antimaçons. Ceux-ci seraient-ils donc dans le vrai ?

Que penser d'ailleurs de l'*Association Antimaçonnique de France* ? Son assemblée statutaire a eu lieu le 18 juin sans tambours ni trompettes. « La régularité et la simplicité de nos comptes, nous est-il dit, ont facilité l'examen rapide de la situation financière, et les chiffres de notre dévoué trésorier ont été approuvés sans aucune observation. » Nous ignorons ainsi le montant des fonds secrets mis à la disposition de l'abbé Tourmentin. Il jouissait, l'année dernière, d'une coquette allocation de 5.000 francs et c'était, disait-il, pour opérer lui-même. Maintenant qu'il inonde nos Loges de faux Maçons stylés à souhait, le crédit a dû être notablement relevé.

C'est égal, ces cachotteries antimaçonniques sont au moins aussi vexantes que les nôtres. Quand je pense qu'en 1911, l'assemblée générale de la salle des Horticulteurs m'a valu la bénédiction d'un cardinal ! L'année dernière, rue Danton, je n'ai pas eu l'avantage d'être béni derechef, mais, en revanche, je me suis délecté d'un discours républicain prononcé par un évêque. Désormais c'est fini, ces brillantes Tenues blanches antimaçonniques. Auraient-elles présenté des inconvénients ?

Oswald WIRTH.

De la Bibliographie Maçonique

II

Jadis, un véritable écrivain exécutait un livre comme une œuvre d'art. Le souci de donner une chose accomplie le possédait, et il ne la livrait au public qu'avec l'inquiétude de ses imperfections possibles. La vie trépidante de notre époque, où le métro, le téléphone, les rapides de la mer et de la terre forcent notre activité, fait que nous n'avons plus au contraire que des embryons de pensée, comme si nous redoutions que des vérités neuves, sans cesse surgies du choc tumultueux des hommes, n'en vinssent compromettre le développement et l'existence. Les œuvres d'antan étaient lourdes de passé et témoignaient de la quiétude des âmes satisfaites du présent; les œuvres d'aujourd'hui portent en elles comme un frisson de l'avenir. Que ce soit en sculpture, en poésie, en peinture, au théâtre, nous constatons la même crainte du fini; à quoi bon avoir de la conscience, si cette conscience s'applique à une formule qui demain peut se trouver erronée? En poésie, cela nous a valu le vers libre, en littérature le décadentisme, en peinture l'impressionnisme, en sculpture... le Balzac de Rodin a marqué « l'intelligence » du génie devenu peu soucieux de témoigner du talent. Cette manifestation, identique dans toutes les productions de la pensée, par laquelle l'art participe à la fièvre de notre époque, est prodigieusement intéressante et prêterait à des commentaires nombreux qui ne seraient d'ailleurs pas à leur place ici. Mais le danger, et c'est à cette constatation que nous voulons aboutir, est que les œuvres d'érudition se sont ressenties de ce laisser-aller général.

Ces formes d'expression, ou, mieux, ces conceptions de beauté nées chez des artistes ou chez de véritables écrivains, d'une adaptation de leur sensibilité à la vie nouvelle des êtres et des choses, semblaient malheureusement légitimer les imperfections non voulues de faux esthètes. Alors que cette débauche de vers sans rimes, de statuaire sans lignes, et de peinture sans dessin, permettait cette production intense et enfantine qui fait que les expositions d'aujourd'hui ont — en opposition aux maîtres de jadis passant une année pour parfaire un tableau — un nombre deraisonnable d'œuvres du même auteur, le besoin de produire vite et beaucoup gagna tous les travailleurs de la plume. Et les historiens, les philosophes et les savants subirent la regrettable influence. Trop de noms seraient à citer si nous voulions faire de cette étude un article de polémique.

Parmi ces noms, serait-il juste de citer MM. Fesch, Denais et Lay, auteurs de la *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des Sociétés secrètes*? Non. Et c'est en raison même de la rareté du fait que nous tenons d'abord à marquer cette particularité. Ce livre est consciencieusement fait. Et cette constatation est de première importance parce que, devant une œuvre sincère, dont les imperfections ne sont pas de l'improbité, le critique peut avoir l'orgueil de croire à l'efficacité de son rôle. Est-ce à dire que les auteurs tireront un profit de nos observations et en tiendront compte? Peut-être... parce qu'ils les sentiront inspirées par le désir de voir leur ouvrage plus digne encore d'être admiré, comme nous n'avons nous-même pas mis en doute la loyauté de leur travail.

Car il est bon que la confraternité des écrivains honnêtes s'affirme au-dessus des divergences d'opinions. Il ne faut pas que la combattivité dont nous usons dans les luttes sociales nous aveugle sur les mérites de nos

adversaires. Une suspicion sur l'impartialité de cet ouvrage s'éleva dans les milieux maçonniques, parce que les sentiments catholiques des auteurs nous étaient connus. Ceux-ci ne l'ont point légitimée, parce qu'il est des domaines où les passions ne doivent pas s'aventurer. Les ouvrages d'érudition exigent la neutralité et doivent absorber, pour ainsi dire, la personnalité de l'écrivain. Ainsi, dans le camp adverse, nous eûmes souvent l'occasion d'approcher sans rancune l'œuvre de M. Gustave Bord, comme nous lisons aujourd'hui celle de M. Denais, parce que l'un et l'autre, sans transiger cependant avec leur foi, ont avant tout le respect de leur profession.

Il ne faut pas confondre de tels hommes avec les exploiters du mouvement antimaçonnique. Que ceux-ci soudoient des misérables pour pouvoir publier dans la *Libre Parole* la liste des Francs-Maçons, et se réjouir publiquement d'avoir fait renvoyer des employés par leurs patrons, et semé l'angoisse dans certaines familles, ils font une besogne de gens de guerre pour qui tous les moyens sont autorisés. Les autres — ceux dont nous nous occupons — accomplissent un travail; et si nous nous trouvons loin d'eux de toute la distance de nos convictions contraires, il est un terrain d'entente où nous pouvons cependant nous rencontrer avec eux. S'il est de l'autre côté des pauvres gens qui se figurent qu'un écrit, conçu par un des nôtres, l'est toujours dans un esprit d'intolérance et de haine, il serait bon qu'ils ne soient pas rejoints dans leur Béotie par des Maçons persuadés que tout ouvrage écrit par un catholique est, *à priori*, méprisable.

Ceci dit, nous allons sembler nous contredire en affirmant que M. Denais n'est cependant pas impartial. Sa partialité n'est point choquante, parce qu'elle n'est point voulue. Elle est presque naïve. Nous ne devons pas moins la lui reprocher, parce qu'elle compromet la

qualité de son labeur. Voici en quoi elle consiste : M. Denais (et nous continuerons à ne citer que ce seul auteur, puisqu'en somme il doit porter la responsabilité de la publication) identifie la Franc-Maçonnerie et la Libre Pensée. Et la conséquence est que sa Bibliographie contient les titres des ouvrages de Brisson, de Paul Bert, de M. Ferdinand Buisson qui n'est pas Maçon, mais qui a écrit un Dictionnaire de pédagogie et un livre sur la politique radicale, de M. Léon Bourgeois, etc., les travaux inspirés par la religion, le syndicalisme, les missions laïques, et surtout la liberté de l'enseignement. En ce faisant, M. Denais a agi de la meilleure foi du monde. Vivant habituellement dans un milieu où on ne juge la Franc-Maçonnerie qu'à travers les œuvres qu'elle semble favoriser, il a mêlé les effets à la prétendue cause, et ainsi il a ingénument fait acte de polémiste dans le genre littéraire qui, par excellence, n'en comporte pas : la Bibliographie. Nous avouons être fort étonné de cette méprise — car c'est de toute évidence une méprise. En effet M. Denais avait peut-être moins qu'un autre le droit de la commettre, lui qui fut et qui demeure, croyons-nous, collaborateur du *Bulletin du Bibliophile*, et qui sait le cadre dans lequel se doit renfermer strictement une bibliographie. Ses limites lui sont nettement indiquées par son titre. Car enfin — en outre des Français Francs-Maçons qui ont gardé de la Franc-Maçonnerie une conception toute d'étude et de symbolisme et qui n'acceptent pas la responsabilité de la mission profane avec laquelle on veut la confondre — qu'un étranger seulement soucieux de l'histoire de notre Ordre, et croyant à la sincérité de l'ouvrage, achète pour sa collection ou pour se documenter un manuel de M. Combes ou un libelle de M. Clémenceau, il s'estimera dupé d'abord, et ensuite il se demandera quel motif poussa l'auteur à les désigner. Il ne comprendra certainement pas. Et pour un travail

d'érudition, cet obstacle à son intelligence — résultat d'une inspiration trop locale — marque une faute grave.

Ce livre, par ces empreintes de vie politique, porte une date — et cette date le vieillira vite. Les influences contemporaines lui seront des rides pour l'avenir. Oublie-t-on que la Maçonnerie fut au cours des siècles royaliste et bonapartiste aussi ? En outre, il est toujours dangereux de s'aventurer dans des considérations qui sortent de la lettre d'un programme, parce qu'elles peuvent vous entraîner et vous entraînent fatalement trop loin. M. Denais inscrit les livres patronnés par la Ligue de l'Enseignement, parce que cette Ligue est présumée par lui d'essence maçonnique ; il revendique le droit de mêler aux Convents maçonniques les Congrès de Libre Pensée, parce qu'une pensée identique semble les animer ; il mentionne, par exemple, le *Catéchisme républicain* et la *Philosophie populaire*, d'un auteur qui n'est pas Maçon — M. H. Arnould — à cause de leurs titres mêmes ; il n'hésite pas à faire entrer autoritairement sous la couverture maçonnique tous les gestes de laïcité. Mais qui ne voit où peut le conduire cette façon de procéder ? Tout simplement à faire la bibliographie de la législation républicaine. Comme il est avéré que les lois, avant leur discussion et leur vote par le Parlement, ont préalablement fait l'objet de longs « travaux » maçonniques, il n'y a aucune raison pour distinguer les unes des autres et ne point passer en revue la doctrine radicale depuis trente ans.

On dit que M. Fesch avait composé une bibliothèque maçonnique. Avait-il vraiment mis sur les rayons de cette bibliothèque les discours de Waldeck-Rousseau ? Et que penserait-on d'un libre-penseur qui, collectionnant les ouvrages sur les Jésuites, mèlerait aux enseignements d'Ignace de Loyola la *Psychologie de la Croyance* de Bos, le *Mensonge* de Duprat, les *Maladies*

des Sentiments religieux de Marisier, et autres volumes de même sorte, sous prétexte qu'il identifie, suivant un préjugé communément répandu, l'ordre des Jésuites avec le concept de dissimulation ?

Alors — autre preuve du danger de ces incursions dans la fantaisie, nous allions dire dans l'illégalité littéraire — l'auteur en arrive à considérer non plus seulement les œuvres de caractère maçonnique comme rentrant dans son domaine, mais aussi les travaux les plus divers parce que écrits par des Maçons célèbres. Croit-il que l'esprit de la secte (pour parler le langage non de M. Denais, nous nous plaçons à le reconnaître, mais de certains de ses coreligionnaires) pénètre *Les Premières Notions de Zoologie* de Paul Bert, « ouvrage rédigé conformément aux programmes d'août pour la classe de huitième » et, du même auteur, *La Première Année d'Enseignement scientifique* (sciences naturelles et physiques) ? Et, pour M. Léon Bourgeois, si à la rigueur on veut — pour obéir au principe plus haut critiqué — doter ses livres sur la *Solidarité* de quelque lien sentimental avec les devoirs prêchés dans nos Temples, quel rapport peut avoir avec la Franc-Maçonnerie son ouvrage sur *l'Isolement des tuberculeux* et *la Lutte contre la tuberculose* ? Le F. . . Ant. Bailleul a publié des livres maçonniques ; à ce titre il appartient évidemment à M. Denais, mais où nous estimons qu'il doit cesser de l'intéresser et de nous intéresser en tant que Maçons, c'est lorsqu'on nous apprend qu'il a écrit un *Mémoire sur la question proposée à l'Académie des Sciences morales et politiques par feu l'abbé Grégoire : Pourquoi les peuples avancement-ils plus vite dans les sciences que dans la morale pratique* ? Et qu'avons-nous besoin de savoir le format et la date de publication de son *Journal du Commerce*, auquel plusieurs lignes d'explications, tout à fait étrangères à l'objet de la Bibliographie, sont en outre consacrées ? Si nous abordons des Maçons plus

lointains, nous voyons Campanella, non seulement chargé de cette *Cité du Soleil* qui s'apparente un peu à nos rêves, mais encombré d'un ouvrage latin sur la monarchie espagnole. Les Conventionnels, qui furent écrivains et Maçons, sont beaucoup trop gâtés pour notre satisfaction. Et si on ne nous fait pas grâce des nombreux Traités d'astronomie de l'ancien maire de Paris, Bailly, on n'oublie pas non plus la quarantaine de travaux divers publiés par le F. . . Brissot de Warville — travaux dont *pas un n'a le moindre rapport avec la Franc-Maçonnerie*, et dont plusieurs ne pourraient y être rattachés par le lien le plus subtil, tels : *Discours sur la rareté du numéraire et sur les moyens d'y remédier*, ou *Précis contre M. Bexon, se disant représentant de la Municipalité de Remiremont*, ou *Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale*, etc. Là encore, qui ne touche du doigt le danger de cet abus ? Quand le dernier fascicule nous apportera le nom de Voltaire, le lirons-nous suivi de la multitude de ses ouvrages aux innombrables éditions, parce qu'il fut membre des *Neuf Sœurs* ? Et nous sera-t-il donné de connaître la liste de tous les livres si peu révolutionnaires de l'ex-chef du Rite Ecossais, le légitimiste Viennet ?

Maintenant peut-être aussi M. Denais a-t-il cédé à la tentation de nous faire apprécier ses connaissances maçonniques en dehors des limites qui lui étaient tracées par son travail ? C'est-à-dire qu'il a voulu nous faire connaître la qualité maçonnique des écrivains francs-maçons célèbres, alors même qu'ils n'avaient rien écrit concernant notre institution. Comme l'inscription de leur nom seul ne pouvait guère être acceptée dans une bibliographie, il s'est trouvé obligé de mettre leur œuvre toute entière (ne pouvant même pas se permettre de faire un tri, puisque les écrits nous étaient également tous étrangers). Il ne fut à l'aise que lorsque —

comme pour Berryer — une édition d'œuvres complètes lui permit d'indiquer seulement le nombre de volumes sans autres titres. Il avait pourtant résolu la difficulté, et d'une façon assez élégante, au sujet de Berquin ; comme il eût été trop paradoxal de vouloir faire passer parmi les livres maçonniques l'*Ami des Enfants* et les *Berquinades* de cet excellent Franc-Maçon, M. Denais a renvoyé à la *France Littéraire* de Quérard le lecteur désireux de lire la nomenclature de ses soixante volumes. Que n'a-t-il fait de même pour nombre d'autres ? Car bien que nous estimions en dehors du caractère strict d'une bibliographie ce souci de citer les littérateurs francs-maçons, il satisfait trop notre curiosité pour que nous ne le lui reprochions.

Mais dans ce cas — et dans tous les cas d'ailleurs où il fait précéder le nom de l'auteur de l'appellation de « Frère », il nous doit une note indiquant la source où il puisa le renseignement sur la personne même. Il le fit pour l'avocat Berryer que nous venons de mentionner (bien qu'il ne donne pas le nom de la Loge) et pour quelques autres ; mais généralement les détails manquent. Et du moment que des auteurs sont indiqués comme étant ou ayant été des nôtres, et même « pour certains » ne doivent qu'à leur titre de Maçon la faveur de figurer dans ce livre, il est nécessaire que nous puissions vérifier l'exactitude de ce titre. Et cela d'autant plus que nos adversaires ont, d'autorité, décoré de cette épithète des écrivains d'après le caractère de leurs ouvrages : tel Nicolas de Bonneville qui, porté comme Membre de la Loge *Les Neuf Sœurs*, n'est cité ni dans le livre de Louis Amiabile *Une Loge d'avant 1789*, ni dans le résumé historique sur les *Neuf Sœurs* publié par le Frère Th. Juge lors du réveil de cet Atelier, et que seul l'abbé Barruel (1) indique comme ayant fait

(1) Histoire du Jacobinisme, Tome V, page 84.

partie de cette Loge dans une phrase peu précise, au sens ambigu.

Pour en revenir aux livres non maçonniques qui occupent, dans cette Bibliographie, une place qui ne leur est pas due (il est entendu que les sujets traités en Loge et signalés comme « morceaux d'architecture », bien que parfois éloignés de nos préoccupations coutumières, rentrent dans le cadre de l'ouvrage), il faut regretter leur intrusion, parce qu'une Bibliographie est faite autant et même plus pour l'avenir que pour les contemporains. Or, si nous avons parlé des déceptions de l'amateur étranger, quelle sera la stupéfaction — le mot n'est pas trop fort — des Français dans cinquante ans, dans quarante ans, dans trente ans et, si vous voulez, même beaucoup plus tôt. Car rien n'est aussi instable que la gloire politique. Et si aujourd'hui nous savons pourquoi les discours de tel ou tel parlementaire peuvent être considérés comme ayant un cousinage — souvent plus apparent que réel — avec les travaux maçonniques, on s'étonnera demain de les rencontrer dans une bibliographie comme celle-ci. Les hommes politiques ont une renommée si peu durable qu'elle ne dépasse guère leur existence. Pour s'en convaincre, il suffit de lire de vieux journaux où d'illustres orateurs qui émurent les Chambres et le pays portent des noms fanés dans notre mémoire. Pourquoi? D'abord parce que leur parole surtout les fit célèbres, ensuite parce que le but trop rapproché pour lequel ils dépensèrent leur éloquence est presque toujours atteint. Où sont les hommes qui passionnèrent nos pères, et que les André Gill et les Gilbert-Martin attaquèrent ou glorifièrent dans des caricatures dont beaucoup sont d'un symbole qui nous échappe? Cantagrel? Bancel? Picard? Et même qui relit Emile de Girardin et Eugène Pelletan? Et si nous nous rapprochons même de l'époque actuelle qui s'intéresse à la pensée d'un Anatole de

la Forge ? d'un Barodet et même d'un Floquet ? Et les Bourgeois, les Clémenceau, les Combes (tout en reconnaissant la valeur indiscutable de chacun d'eux) nous les voulons proscrire d'une bibliographie maçonnique où l'appréciation partielle, *inconsciemment partielle*, de M. Denais les veut admettre. Un travail d'érudition ne tolère point de l'imagination chez son auteur. M. Denais a entrepris un labeur déjà suffisamment vaste en se conformant aux prescriptions de son titre sans courir encore le risque de se perdre dans des complications qu'aucun programme ne permet de délimiter.

En effet, ce titre est — nous le rappelons — « Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des *Sociétés secrètes* ». Comme nous plaignons l'auteur de n'avoir pas imité la sagesse des Allemands et de n'avoir pas consacré son ouvrage à la Franc-Maçonnerie seule ! Car ici encore, dans quel maquis de Sociétés secrètes allons-nous nous aventurer ? Qu'appelle-t-on une Société secrète ? Nous voyons mentionnés des ouvrages sur le Manichéisme et sur les Jésuites. Il est vrai qu'au sujet des Jésuites la *Revue des Sociétés secrètes* explique la citation, dans une bibliographie maçonnique, des ouvrages qui leur sont consacrés, par un commentaire d'une subtilité trop de circonstance : dans la fausse bibliographie qu'elle publie et qui n'est, nous le répétons, qu'un index de livres rares, anciens et curieux réunis par le Frère Peeters, un Franc-Maçon belge (où se trouvent mêlées des éditions nombreuses de la *Bible*, les Raimond Lulle, les *Emblemata* d'Alciat et les controverses de Roberti contre Goclenius, etc. etc.) se trouve noté l'*Elixir Jésuiticum* de 1545. Et le commentateur, souvent mieux inspiré dans ses gloses de pure érudition, fait suivre le titre du livre de cette note : « Il ne faut pas s'étonner de trouver ce pamphlet dans le plus grand catatogue d'une bibliothèque Franc-Maçonne ; le Frère Tempels disait au Con-

grès Maçonnique international de 1902 à Genève : « C'est celui-là qu'il faut frapper, c'est l'ennemi du progrès humain, c'est le papisme et son garde du corps, le *Jésuite*. » Qui ne voit où peut conduire un pareil raisonnement ? Si un Franc-Maçon notoire a parlé de la femme, c'est alors toute la bibliographie sur le féminisme qui nous est due, et s'il a blâmé l'ivrognerie, nous devons, sous une étiquette maçonnique, posséder un catalogue de livres sur l'alcoolisme...

Pour en revenir aux Sociétés secrètes, nous devons faire remonter à Charles Nodier la manie qui prit les collectionneurs de confondre les ouvrages traitant de notre Ordre et les ouvrages sur les Sociétés secrètes, voire même avec les traités d'occultisme et de magie. Par ce besoin de paradoxe qui le possédait trop, il reprocha à Lerouge de n'avoir dans sa bibliothèque ni le *Songe de Poliphile*, ni la *Palingénésie* de Bonnet, ni la *Palingénésie* de Ballanche, ni les livres sur l'architecture, sur les Saint-Simoniens, sur les Thérapeutes, etc., ramifiant la Maçonnerie avec les innombrables sectes religieuses ou non qui en furent le type ou la parodie. « Et *Séthos*, s'écriait-il. Le fameux roman de *Séthos* par l'abbé Terrasson, belle et savante composition d'antiquaire, que les Francs-Maçons de ma jeunesse regardaient comme leur *Iliade* ». Pourquoi *Séthos* ? En raison des initiations qui y sont décrites et de la concordance que l'on prétend exister entre leurs mystères et ceux de la Franc-Maçonnerie ? Que ceux qui traitèrent *directement* la question comme Alexandre Lenoir dans *La Franche-Maçonnerie rendue à sa véritable origine* ou Reghillini de Schio écrivant : *La Maçonnerie considérée comme le résultat des religions Egyptienne, Juive et Chrétienne*, nous soient révélés. Mais les autres, non. Ragon dit que notre institution procède des Druides et des Celtes, d'autres de Nemrod, de Moïse ou des Croisades; nous ne savons plus quel auteur nous donne

comme ancêtre Numa Pompilius; Monseigneur Mislin, dans son ouvrage sur les *Lieux Saints* nous apparente au culte des Dieux Cabires, puis aux pratiques phéniciennes, aux fêtes d'Adonis à Byblos, au *pentalpha* de Pythagore, etc. Il y aurait l'article le plus amusant du monde à écrire sur la genèse de la Franc-Maçonnerie d'après ses historiographes. Thory déjà se moquait des écrivains qui découvraient des Maçons chez toutes les nations de l'antiquité. « On le voit croire, dit-il en parlant d'un de ces historiens trop ingénieux, qu'Horace était Franc-Maçon parce qu'il dit quelque part *Hora quota est ?* et ailleurs: *Post mediam noctem et cogit dextram porrigere.* » Et alors, sous prétexte que nous descendons de tous les dogmes les plus invraisemblables, des usages et des symboles les plus obscurs de l'antiquité, nos commentateurs se trouvent entraînés dans un chaos de Sociétés où ils ne se reconnaissent plus, perdus dans des explications qu'ils s'estiment forcés de nous donner pour légitimer un choix plutôt qu'un autre. Combien il est difficile de définir en quoi consiste une Société secrète ! Est-ce que d'autre part, pour la raison que les Loges ne sont pas ouvertes à tous on les peut comparer aux Académies, Cercles et autres « autels privilégiés » ? Les degrés de parenté sont innombrables. Et il y a pour les institutions, comme pour les individus, des alliances tellement lointaines qu'il est préférable de n'en point faire état.

C'est uniquement de par ces ramifications prêtées à la Franc-Maçonnerie que les libraires spéciaux et les bibliographes comme M. Denais se sont crus obligés de découvrir des attaches maçonniques aux pratiques les plus hétéroclites du passé. En effet, ne nous y trompons pas, MM. Fesch et Denais voulaient faire un travail *sur la Maçonnerie*. Ce fut leur but indiscutable. Ils ont adjoint les Sociétés secrètes parce que cela leur a paru malheureusement indispensable à la réalisation de leur projet.

C'est pourquoi Wolfstieg sur ce point, bien qu'il consacre un chapitre de la section historique aux Sociétés Secrètes semble avoir eu raison de borner sa bibliographie aux ouvrages traitant strictement de Franc-Maçonnerie. Que les Sociétés qui, comme les Templiers ou autres, passent pour avoir préparé la Franc-Maçonnerie dans la sévérité de leurs rites, fassent l'objet de bibliographies spéciales où le travailleur puisse chercher les matériaux qu'il juge nécessaires à sa thèse ; mais leur mélange prête à une détestable confusion. Car l'ignorance où nous nous trouvons tous de la date de sa naissance et des péripéties de ses origines, occasionne des incursions trop vagabondes dans la vie des religions et des peuples....

Combien il est déjà difficile de demeurer sur le terrain exclusivement maçonnique ! Et comme MM. Fesch et Denais durent pâtir sur le métier et regretter parfois de l'avoir commencé ! Car leur bibliographie surpasse, pour nous Français, tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. C'est une œuvre surprenante et nous nous étonnons que ces écrivains aient eu l'audace de l'entreprendre et le courage plus invraisemblable encore de la terminer. Si la bibliographie Wolfstieg put paraître, c'est parce que les Loges allemandes, plus intéressées que les nôtres à l'histoire de leur institution, l'ont très largement aidée et subventionnée. Il est en outre utile de faire remarquer que, les auteurs n'étant pas Francs-Maçons, ont dû pour récolter les documents indispensables, se heurter à des impedimenta nombreux et à des susceptibilités compréhensibles.

Nous disons « susceptibilités compréhensibles ». En effet, M. Fesch publia des livres contre nous, et M. J. Denais — qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec l'homme politique du même nom — passe pour manquer de tendresse à notre endroit. Ils n'en sont que plus louables d'être demeurés les fidèles serviteurs de leur

programme. D'ailleurs M. Denais, qui fut secrétaire de l'Association des journalistes parisiens, a l'estime de ses adversaires, et d'autre part nous le croyons de par ses œuvres d'érudition (par exemple dans ses si nombreuses études sur le pays d'Anjou et son livre des *Poésies de Germain Colin Bucher*, cet émule de Clément Marot) trop épris de documentation exacte pour redouter sa partialité. Elle n'est pas, ou, comme nous l'avons montré, elle est.... involontaire; elle n'existe que pour témoigner que nous sommes toujours les esclaves de nos préférences; un Franc-Maçon le plus impartial, auteur d'un pareil ouvrage, aurait, sans le vouloir, montré sa sympathie pour notre Ordre. Ainsi pendant l'affaire Dreyfus devinait-on notre sentiment, même lorsque le sujet de la conversation était le plus éloigné de la politique. Nous avons raison de nous méfier de cette publication avant de la connaître, nous aurions tort aujourd'hui de ne point lui rendre justice : notre considération et notre encouragement se doivent à ceux qui — adversaires ou amis — travaillent en loyauté avec le seul souci de faire bien.

Nous sommes persuadés maintenant que les auteurs n'eurent point pour mission de servir des intérêts religieux. Leur bibliographie est une œuvre de valeur. et l'Eglise ne subventionne pas des œuvres de valeur, elle encourage les Sociétés de gymnastique. Elle ne s'enorgueillit plus de la qualité de ses chefs, mais de la rouerie de ses domestiques. Elle a de petites ambitions et de petits hommes. Elle ne met plus son orgueil à conquérir des âmes, mais son ambition à faire le trust des bambins. Les mouvements d'ensemble des gymnastes et les pantalonades des Noëllistes accusent la hauteur de ses visées. Dans la guerre qui lui est faite elle pourrait, se souvenant des Massillon, des Bourdaloue et des Lacordaire, mener une lutte d'épopée...; elle s'écroule sans dignité. L'évêque de Meaux se dérange pour venir dans

une Société antimaçonnique prononcer de pauvres paroles, sans comprendre que — à défaut de génie — la sagesse impose le silence au successeur de Bossuet. Torquemada aujourd'hui s'appelle l'abbé Tourmentin. Toute la déchéance de l'Eglise se mesure à cette comparaison. L'Exécuteur des Hautes-Œuvres, qui faisait trembler les Rois, est devenu un tripoteur de basses besognes qui tend des pièges à la misère de quelques traîtres, à la superstition des dévots et au besoin de gloire de vieillards *toujours fortunés*, heureux de se croire les paladins d'une croisade nouvelle. Il y a longtemps que des catholiques comme Barbey d'Aurevilly et Huysmans ont dénoncé son incompréhension du beau, et sa peur de toute sublimité. Nous n'apportons pas ici de haine de parti, nous constatons un fait affirmé d'ailleurs par tant de prêtres qui souffrent de la déchéance de leur religion, et qu'il était nécessaire de rappeler pour faire bien comprendre aux Maçons que dans les ouvrages qui dépassent le niveau des publications Mame, ils n'ont pas à craindre l'ingérence de leur adversaire.

La morale de ceci est que les opinions des auteurs n'intervenant pas dans la *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des Sociétés secrètes*, il ne sied pas que nous nous en préoccupions..... Notre devoir est donc de considérer cette bibliographie d'après sa valeur intrinsèque. Ainsi avons-nous fait pour la pouvoir juger en toute impartialité. Nous l'avons déjà dit : en relevant ses défauts à notre sens facilement évitables dans la suite des fascicules, nous ne fûmes guidés que par le désir de la voir digne des plus complètes louanges. Et, d'autre part, nous n'avons pas dissimulé les qualités qui, pour l'étude de notre Ordre, rendent cette œuvre infiniment précieuse.....

Albert LANTOINE.

La Maçonnerie d'Adoption

Sous ce titre, le *Bulletin mensuel de la Franc-Maçonnerie Mixte* (numéro de sept.-oct. 1912) a publié le texte d'une conférence faite le 19 septembre 1912 à la R. . . L. . . *le Droit Humain* n° 1, par la S. . . Amélie Gédalge. Les critiques formulées à cette occasion ont été relevées en Loge d'Adoption. Tout en nous réservant de revenir sur ce sujet, en raison de sa particulière importance, nous donnons ci-dessous la « Réfutation » qui fut présentée, le 18 juin 1913, à la R. . . L. . . *La Nouvelle Jérusalem*, en Tenue d'adoption.

O. W.

L'intérêt que présentait pour les Loges d'adoption l'étude qu'en a faite la Sœur Amélie André Gédalge, 33^e, Grande Chancelière du Suprême Conseil universel Mixte, Vénérable de la Respectable Loge « *Le Droit Humain* » n° 1, est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement.

Mais, avant même d'examiner cette étude, je tiens à affirmer tout d'abord que je ne veux pas donner à mon travail un caractère de polémique violente et haineuse.

Chargée, de par mes fonctions mêmes de S. . . d'Éloquence, de maintenir le respect dû aux principes généraux de la Constitution, je manquerais moi-même aux règles qu'il me faut précieusement conserver, si j'apportais ici, par mes paroles, des éléments de désordre et d'indiscipline. Les Sœurs des Loges Mixtes travaillent à côté de nous dans un grand nombre de ces œuvres que la Maç. . . a créées en dehors de son sein. Elles y apportent, pour la défense de l'idée laïque et républicaine, un zèle et un dévouement auxquels nous sommes heureuses de rendre hommage. La Maç. . . d'adoption ne

saurait se rabaisser à une rivalité mesquine. L'Obédience mixte et les Loges régulières d'adoption diffèrent par la conception de l'Initiation féminine. C'est sur ce point, *et sur ce point seulement*, que portera tout cet exposé.

Je dois avouer que j'ai été un peu déçue en lisant l'étude de la Sœur Am. André Gédalge. J'y ai trouvé seulement les éternels reproches que — depuis la fondation de notre Loge — nous avons entendus tant de fois : rites incohérents, absence de véritable Initiation, Maç. . . en « trompe l'œil » à l'usage des riches et frivoles grandes dames du XVIII^e siècle; tous les Maç. . . réguliers qui ont fréquenté nos LL. . . d'Adoption savent ce que valent de telles critiques.

Si l'auteur n'a vu que cela dans la Maç. . . d'adopt. . ., c'est qu'elle s'est contentée des textes de Ragon et de Teissier, comme documentation. Or, si je crois volontiers, comme la plupart des Maç. . ., que ces recueils sont intéressants en ce qui concerne la Maç. . . bleue, je ne pense pas qu'ils aient, pour la Maç. . . d'adopt. . ., la même autorité. Les excellents FF. . . qui ont réuni nos rituels n'ont parlé des Loges d'adoption que par un louable scrupule de bon historien. Les LL. . . d'adopt. . . n'existaient pas en fait; leurs rituels n'étaient donc qu'une curiosité maç. . .

Si j'avais eu l'honneur de discuter avec l'auteur de la conférence « La Maçonnerie d'adoption », je crois que je lui aurais répondu ce qui suit :

Les LL. . . d'adoption ont été créées de toutes pièces en 1730 à Paris. Le fait n'est peut-être pas unique dans l'Ordre, mais il est rare. Rien de plus naturel, rien de plus conforme à l'imperfection humaine — même corrigée par la discipline maç. . . — que les hésitations,

les incertitudes qui empêchèrent les Rituels de se constituer sous une forme définitive. Et avant d'être constituée, la Maç. . . d'adoption fut balayée par la Révolution (1). L'auteur de la conférence, qui reproche beaucoup à nos vieilles LL. . . d'adoption leur composition exclusivement aristocratique, me dirait sans doute que, s'il y avait eu d'autres personnes que des « grandes dames » dans les LL. . ., elles auraient triomphé dans la Révolution. Certainement, il y avait beaucoup « d'aristocrates » dans les LL. . . de femmes, mais — comme dans les LL. . . bleues — il y avait aussi des bourgeoises, quoique en petit nombre. Et l'égalité y régnait. Il est dit dans l'« Esquisse des Travaux d'adoption de la L. . . » *La Candeur* (2) :

« Des princesses augustes daignent quelquefois augmenter le lustre de nos clim. . . par leur présence, encourager notre zèle par leur exemple, et *jouir parmi nous de cette précieuse égalité, le seul bonheur qui leur manque dans le rang où le sort les a placées.* »

Notez que nous sommes en 1778, onze ans avant la Révolution ; il me semble que ce n'est pas trop mal, et que nous pouvons bien, à la « *Nouvelle Jérusalem* » et au « *Libre Examen* », être fières de nos aïeules.

Quoi qu'il en soit, *jamais* un rituel définitif n'a été élaboré pour la Maç. . . d'adoption, et le plus sage, pour la juger, est de se reporter au manuel écrit au XVIII^e siècle par Guillemain de Saint-Victor, Maç. . . fort éclairé, dont les Rituels d'adoption sont une merveille

(1) Ceux de nos FF. . . qui voudraient se documenter sur ces fluctuations de la Maç. . . d'adopt. . . feront bien de s'adresser à notre T. . . Ill. . . F. . . Bonnefon, bibliothécaire du Suprême Cons. . ., qui a réuni un « dossier » des LL. . . d'adoption extrêmement important.

(2) Esquisse des Travaux d'adoption dirigés par les Officiers de la Loge *La Candeur* depuis son établissement à l'Orient de Paris. L'an 1778. In-4^o de 46 pages, non compris le titre et les dédicaces.

d'ordre et de pondération (1). On conçoit, en les lisant, ce que peut être le développement maç. . de l'initiation en L. . d'adoption.

Même si nous nous en tenons aux Rituels, déformés et incohérents, cités par Ragon et par Teissier, il y a encore, dans l'étude de la Sœur Am. André Gédalge, des critiques que je ne comprends guère.

L'auteur prétend qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'init. . d'adoption, puisqu'il n'y a pas de renaissance. Mais, dans tous les rituels, la néophyte a les yeux bandés ; de plus, pour ne parler que du premier degré, la récipiendaire a les mains liées de chaînes. N'est-ce pas marquer nettement qu'elle cesse d'être prisonnière de ses défauts et de ses erreurs pour commencer l'existence libre des Franches-Maçonnes ? D'ailleurs, l'instruction des Appr. . donne, comme réponse à la question : « Êtes-vous Appr. . Maç. . ? » ces mots : « Je nais à la vie. » N'est-ce pas indiquer que tout notre symbolisme du premier degré, ainsi que l'ont vu et compris tous ceux qui assistèrent à nos Init. . Solennelles, est basé sur l'idée d'une renaissance ? Il en est de même aux autres grades, car l'initiation adoptive semble bien être, dans l'esprit de ses fondateurs, essentiellement une initiation par degrés.

Et ce n'est pas là, ce me semble, une morale « terre à terre ». S'élever peu à peu, par des expériences successives qui exigent un effort personnel, jusqu'au dernier échelon de la perfection, et réussir, grâce à la haute discipline maç. ., à faire rayonner autour de soi le

(1) Manuel des Franches-Maçonnes, ou la Vraie Maçonnerie d'adoption, précédée de quelques réflexions sur les Loges irrégulières et sur la société civile et suivie de cantiques maçonniques dédiés aux dames par un Chevalier de tous les Ordres maçonniques. A Philadelphie, chez Philalethe, rue de l'Equerre à l'A-Plomb. — 1783.

Cet ouvrage, d'après le F. . Amiable, aurait eu quatre éditions, en 1779, 1783, 1786, 1787.

Bien qui est le Beau, il me paraît que cela est suffisant pour remplir notre courte existence.

Le grand œuvre de la Maç. . . d'adopt. . . est d'avoir su adapter à notre discipline maç. . . le haut idéal de l'Antiquité classique. Ainsi cette culture morale qui confond la Science et la Vertu, dans la « Sagesse », devient accessible par la voie initiatique à toutes les femmes de bonne volonté, alors que, par les seules méthodes prof. . ., il est pour ainsi dire impossible de la pratiquer, vu que nous avons depuis longtemps perdu cette souplesse d'esprit, qui permettait aux jeunes Athéniens de suivre sans fatigue les dédales d'une dialectique fort compliquée.

Quant au reproche de cléricalisme — fondé sur les emprunts faits aux Livres saints, et particulièrement à la Bible — il est très facile de voir d'où vient l'erreur que, de très bonne foi, l'auteur a commise. La fréquentation des At. . . sup. . . l'a habituée à considérer comme maç. . . certains symboles directement empruntés aux textes sacrés. *En théorie*, la Sœur Amélie André Gédalge sait, j'en suis certaine, que tous les textes sacrés sont susceptibles d'une interprétation ésotérique ; mais, *en fait*, ceux de ces textes qu'elle n'a jamais eu à étudier en Loge lui semblent encore chrétiens. Elle n'a jamais eu à méditer, dans un but init. . ., nos symboles ; elle n'a sur ce point que des souvenirs catholiques, apostoliques et romains ; je le regrette bien frat. . . pour elle, mais cela n'empêche pas l'arche, la pomme et le serpent d'être une source abondante de réflexions fort maç. . . et pratiquement très utiles, pour d'autres, tout autant que la rose, la croix, l'Agneau pascal et la Cène pour les 18^{mes}.

Marie-E. BERNARD-LEROY,

Sœur d'éloquence de *La Nouvelle Jérusalem*,
n° 376 (Adoption).

(A suivre.)

LE SERPENT VERT

XI. — LE CARLIN (*Suite*)

Mais, en voyant Lilia prendre dans ses bras et serrer contre sa blanche poitrine cette bête, qui lui paraissait horrible, et, finalement, lorsque le noir museau fut baisé par des lèvres célestes, alors, à bout de patience, le jeune homme s'écria, désespéré :

— Moi, qu'un destin funeste condamne à vivre, éternellement peut-être, séparé de toi en ta présence, moi, qui par toi ai tout perdu, y compris ma personnalité, faut-il, de mes yeux, que je constate à quel point une monstruosité contre nature peut exciter ta joie, captiver tes affections et jouir de tes embrassements ! Dois-je longtemps encore me contenter d'aller et de revenir, en arpentant le morne circuit qui mène alternativement d'une rive à l'autre du Fleuve ? Non ! Une étincelle de l'ancien héroïsme s'est conservée en moi : qu'elle jette donc en ce moment sa dernière flamme ! Si les pierres sont admises à reposer contre ton sein, que je devienne pierre ! Si ton contact tue, je veux mourir de ta main !

Un brusque mouvement accompagna ces paroles ; l'Epervier prit péniblement son vol et le malheureux prince se précipita vers la Belle. — Instinctivement celle-ci tendit les mains pour l'écarter, mais n'en toucha que plus rapidement le jeune homme, qui, perdant conscience, vint s'effondrer dans ses bras. Epouvantée de sentir contre son sein le poids de ce beau corps, elle recula en poussant un cri d'horreur, laissant ainsi glisser à terre son fiancé inanimé.

XII. — LE CERCLE MAGIQUE

La catastrophe s'était produite. Immobile, la douce Lilia fixait d'un œil hagard le cadavre inerte. Son cœur semblait avoir cessé de battre et pas une larme n'apparaissait à ses paupières. Le carlin s'agita vainement pour obtenir une caresse : le monde entier venait de mourir pour elle, en même temps que son bien aimé. Dans le mutisme de son désespoir, elle n'aspirait pas à être secourue, car elle ne concevait aucune possibilité de secours.

Le Serpent, par contre, se démena d'autant plus diligemment, comme s'il se préoccupait d'un sauvetage. Ses étranges contorsions devaient servir à parer, du moins, aux suites les plus immédiates de la terrible fatalité. Décrivant autour du cadavre un vaste cercle, il retint finalement entre ses dents l'extrémité de sa queue, puis ne bougea plus.

Peu après, l'une des belles servantes de Lilia vint apporter le pliant d'ivoire, en invitant gracieusement sa maîtresse à y prendre place. Une autre parut ensuite, tenant un voile couleur de feu, qu'elle posa sur la tête de Lilia, moins pour la couvrir que pour la parer. La Belle reçut enfin la harpe des mains de la troisième servante. A peine les cordes du splendide instrument eurent-elles rendu quelques sons, que la première des jeunes filles reparut avec un clair miroir de forme ronde. Se tenant en face de Lilia, elle exposa ainsi à ses regards l'image la plus ravissante du monde, car la douleur exaltait sa beauté, le voile accentuait ses charmes et la harpe faisait ressortir sa grâce. Son aspect était à ce point adorable, que, tout en compatissant à la navrante situation de Lilia, on aurait voulu pouvoir fixer à jamais son image du moment.

Son paisible regard attaché au miroir, la Belle, après

avoir fait retentir les cordes des plus mélodieux accords, semblait en proie à un redoublement de douleur, qui se traduisait en notes d'une puissante intensité pathétique. A diverses reprises, Lilia essaya de chanter, mais aucun son ne voulut sortir de son gosier. A la longue, cependant, un flot de larmes apporta une détente à l'âpreté de ses peines. Deux suivantes empressées vinrent alors la soutenir, tandis que la troisième, voyant la harpe échapper aux mains de sa maîtresse, recueillit à temps l'instrument qu'elle emporta aussitôt.

XIII. — LA LAMPE SECOURABLE

— Qui nous amènera l'Homme à la Lampe avant le coucher du soleil ? siffla le Serpent tout bas, mais très perceptiblement. Les jeunes filles se regardèrent, inquiètes, et les larmes de Lilia coulèrent plus abondantes. A ce moment, la Vieille au panier revint, essoufflée.

— Je suis perdue et mutilée ! cria-t-elle. Voyez, ma main a presque entièrement disparu. Ni le passeur, ni le Géant n'ont voulu me traverser, parce que je reste débitrice de l'eau. Vainement ai-je offert cent choux et cent oignons : on ne veut que trois pièces ; or, impossible de découvrir le moindre artichaut dans cette région !

— Oubliez votre misère, répondit le Serpent, et cherchez à vous rendre utile ici ; il se peut que vous y trouviez en même temps votre propre salut. Courez à toutes jambes à la recherche des feux follets. Il fait encore trop clair pour que vous puissiez les apercevoir, mais peut-être les entendrez-vous rire et voltiger. S'ils se hâtent, le Géant pourra encore leur faire franchir le Fleuve ; il ne leur restera plus ensuite qu'à rejoindre l'Homme à la Lampe et à nous l'envoyer.

La femme courut de toutes ses forces, et le Serpent attendit avec non moins d'impatience que Lilia le résultat de la démarche. Malheureusement, les rayons du soleil couchant ne doraient déjà plus que le sommet des arbres du fourré, tandis que de longues ombres s'étendaient au-dessus du lac et de la prairie. Le Serpent s'agita fébrilement et Lilia fondit en larmes.

A ce moment critique, le Serpent lança de toutes parts des regards anxieux, car il redoutait que, le soleil disparu, la putréfaction ne vienne, d'un instant à l'autre, rompre le cercle magique, pour s'attaquer irrésistiblement au beau jeune homme. Dans les hauteurs de l'air, il aperçut finalement l'Epervier, dont les derniers rayons du soleil empourpraient le plumage. Cet indice favorable fit tressaillir de joie le Serpent, qui ne se trompait pas, car peu après on vit l'Homme à la Lampe traverser le lac, en glissant à la surface de l'eau à l'instar d'un patineur.

Le Serpent se garda bien de modifier sa position ; mais Lilia se leva pour aller au-devant du nouveau venu, en s'écriant :

— Quel bon esprit te dirige vers nous en ce moment, alors que nous t'attendons avec une extrême anxiété et que nous avons tant besoin de toi ?

— Je suis poussé, répondit l'Homme, par l'esprit de ma Lampe, et c'est l'Epervier qui m'a conduit ici. Dès que l'on a besoin de moi, ma lampe pétille ; je cherche alors dans les airs un signe d'orientation, et un oiseau ou quelque météore m'indique le point cardinal sur lequel j'ai à me diriger. Rassure-toi, ravissante enfant ; mon secours sera-t-il efficace, je l'ignore : l'individu isolé reste impuissant ; mais il devient apte à secourir si, à l'heure opportune, il sait s'unir à de nombreuses autres forces. Retardons la marche des choses et espérons.

(A suivre)

HÔTEL-RESTAURANT SUISSE

L. CHARRIÈRE Propriétaire



PRIME A NOS ABONNÉS

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs quelques exemplaires d'un ouvrage curieux, paru en 1790. sous le titre : **LE GRAND LIVRE DE LA NATURE**, ou **l'Apocalypse philosophique et hermétique**, réédité en 1910, augmenté d'un Avant-Propos sur les *Philalèthes*, *l'Initiation masculine ou doriennne*, les *Visionnaires*, la *Palingénésie*, les *Nombres*, *l'Initiation féminine ou ionienne*, les *Épreuves purificatrices* et les *Expiations*, par le F. Oswald WIRTH. — Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr.

Nous possédons également des exemplaires de l'**Ordre du Lion**, brochure contenant des renseignements historiques extraits des Mémoires d'un conscrit de 1808, qui reçut la lum. . . à Portchester, au sein de la Loge fondée par les prisonniers français. Ceux-ci possédaient en outre, dans l'*Ordre du Lion*, une organisation secrète, destinée à préparer leur révolte et leur libération. — Prix : 0 fr. 50 c.

Il nous reste enfin un nombre restreint d'exemplaires de la très intéressante brochure du F. Léonce Maître, intitulée : *Une Loge maçonnique au XVIII^e siècle en Bretagne*. — Prix : 0 fr. 50 c.

Imprimerie Hugonis, 6, rue Martel, Paris.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.